

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
<b>Band:</b>	70 (2020)
<b>Heft:</b>	3
<b>Artikel:</b>	Les vies multiples d'un plateau de jeu de mancala européen : XVIIe-XXIe siècles
<b>Autor:</b>	Buyssens, Danielle / Schädler, Ulrich
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-914147">https://doi.org/10.5169/seals-914147</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Les vies multiples d'un plateau de jeu de *mancala* européen, XVII<sup>e</sup>–XXI<sup>e</sup> siècles

Danielle Buyssens, Ulrich Schädler

## The multiple lives of a European *mancala* game board from the 17<sup>th</sup>–21<sup>st</sup> century

This article recounts the investigation around an exceptional wooden game board kept at the MEG (Musée d'ethnographie de Genève). Its finely sculpted baroque decoration, certainly a European work, suggests it dates back to the latter half of seventeenth century. With its two rows of six cavities each, it is meant for playing *mancala*, a widespread game Europeans came to know at the time through their contacts to the Near East and East Africa. Before its presence is attested in the castle of La Tour-de-Peilz (Vaud) in the nineteenth century, the origin as well as the social life of the object are the subject of an attempted reconstitution which questions its potential and transitory representations. We also consider the terms and conditions of a link between the history of this object and the first colonial and merchant globalization. Thus, this article sheds light on a poorly known practice of playing this game in a part of Europe, namely in the Netherlands and Germany during the decades around 1700. More recently, the difficulty of choosing the appropriate assignment in either the art museum or the ethnological museum of Geneva and, previously, its inclusion in a collection of “national” furnishings, reveal the complex outlines of the notion of identity. More generally, this case study wishes to testify to the uncertainties and focal effects that characterize the notion of exoticism.

«Il y a toujours en histoire cette possibilité de l'inattendu qu'il faut évidemment toujours solliciter.»

Carlo Ginzburg<sup>1</sup>

La matière de cet article vient d'une enquête menée il y a quelques années sur un plateau de jeu singulier, aujourd'hui conservé au MEG (Musée d'ethnographie de Genève).<sup>2</sup> De confection européenne, orné d'un décor sculpté de belle facture baroque, il date selon toute vraisemblance de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et proviendrait des Pays-Bas ou d'Allemagne. Il permet de jouer au *mancala*, un jeu que les Européens ont découvert à cette époque au Proche Orient et en Afrique de l'est, et constitue un témoignage d'une pratique qui fut alors introduite en Europe de manière sporadique, abandonnée déjà dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle et ressurgie sous nos latitudes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle seulement (Fig. 1).

<sup>1</sup> Entretien de Carlo Ginzburg avec Claire Zalc paru dans *Libération* le 10 octobre 2019.

<sup>2</sup> Musée d'ethnographie de Genève (MEG), ETHEU 066050. Les résultats de cette enquête ont été présentés par les auteurs au XVIII<sup>e</sup> colloque annuel de l'International Society for Board Game Studies, La Tour-de-Peilz, Musée Suisse du Jeu, 15–18 avril 2015.

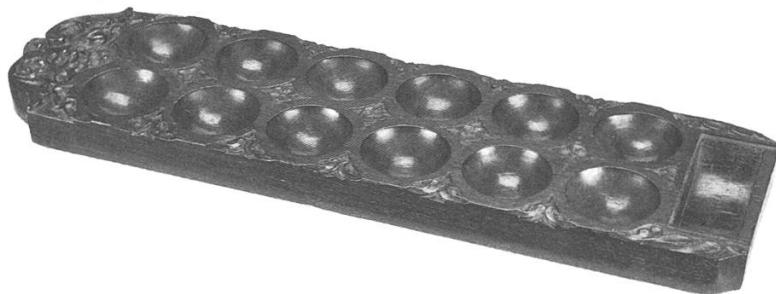


Figure 1: Plateau de jeu de *mancala*, palissandre sculpté, long. 74,7, larg. 20, haut. 4,4 cm, Pays-Bas ou Allemagne 2e moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. MEG (Musée d'ethnographie de Genève), Genève, photo Johnathan Watts.

Dénoncé pour ses stéréotypes et leurs implications par les études postcoloniales,<sup>3</sup> le goût des Européens pour la culture matérielle non occidentale et pour les usages qui lui sont liés fait aujourd’hui l’objet de nouvelles évaluations, cherchant à mieux cerner la notion d’exotisme en la replaçant dans la longue durée de son expression, jusqu’à nos imaginaires contemporains.<sup>4</sup> Un nouvel éclairage provient de l’intérêt porté à la diffusion des biens au sein d’une histoire connectée de la consommation à l’époque moderne, qui prend en compte les significations changeantes des objets au cours de leur trajectoire.<sup>5</sup> Au sein des sociétés occidentales elles-mêmes, ces significations ne sont pas stables. Luxe des élites, les objets d’origine lointaine font partie de leurs moyens de distinction, mais cette faculté de démarcation n’est pas définitive: certains biens passent «du statut de produits exotiques rares et chers, luxueux, à celui de consommations ordinaires»;<sup>6</sup> d’autres sont incorporés par un métissage qui brouille ou dissout le

<sup>3</sup> On pense ici bien entendu au fameux ouvrage d’Edward W. Said, *L’Orientalisme*, Paris 2005, qui a ouvert la voie à ce qui allait devenir la pensée *postcoloniale*.

<sup>4</sup> Utile mise au point par Anaïs Fléchet dans le cadre d’un Séminaire de l’École doctorale qu’elle a dirigé: Anaïs Fléchet, L’exotisme comme objet d’histoire, in: *Hypothèses* 11/n°1 (2008), pp. 15–26. À signaler dans le même volume la conclusion stimulante du grand spécialiste Frank Lestringant, *Faut-il en finir avec l’exotisme? Réflexions d’après-coup*, *ibid.*, pp. 67–74. Pour le contexte suisse, on attend beaucoup des résultats du projet de recherche dirigé par la professeure Noémie Etienne (Université de Berne), qui seront présentés dans l’exposition «Exotic? Regarder l’ailleurs en Suisse au siècle des Lumières» au Palais de Rumine à Lausanne, du 24 septembre 2020 au 28 février 2021, avec un catalogue.

<sup>5</sup> Anne Gerritsen, Giorgio Riello (éds), *The global lives of things: the material culture of connections in the early modern world*, London, New York 2016. Voir aussi Natacha Coquery, La diffusion des biens à l’époque moderne. Une histoire connectée de la consommation, in: *Ville, consommation, exotisme dans l’Europe atlantique XV<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles*, *Histoire urbaine* 30/n°1 (2011), pp. 5–20; Nadège Sougy (éds), *Luxes et internationalisation (XVI<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles)*, actes du colloque de juin 2009, Neuchâtel 2013, avec une préface de Daniel Roche.

<sup>6</sup> Natacha Coquery, *op. cit.*, p. 15.

lien avec leur provenance initiale.<sup>7</sup> Ainsi non seulement des exemples bien connus des boissons ou des épices d'origine coloniale, mais aussi du jeu d'échec, importé en Occident avant l'an mille, dont la dimension symbolique fut occidentalisée au cours du Moyen Âge par le remplacement de l'affrontement de deux armées par celui de deux cours.<sup>8</sup> Le jeu d'échec allait plus tard connaître un regain d'exotisme avec l'engouement pour les objets fabriqués en Asie, notamment en Chine et en Inde, pour les marchés européens: sans que les règles fussent modifiées, iconographie et matériaux dépaysants renouvelèrent l'apparence aussi bien du trictrac que des échecs, des jeux de cartes ou des jetons.<sup>9</sup> Quant aux jeux étrangers, s'ils susciterent l'intérêt des voyageurs comme on le verra dans l'exemple qui nous occupe, leur adoption resta exceptionnelle,<sup>10</sup> la mode éphémère du *mancala* aux Pays-Bas et en Allemagne témoignant toutefois de la possibilité de phénomènes d'acclimatation ponctuels.

Le plateau de jeu dont nous proposons ici de reconstituer la biographie – nous reviendrons à ce terme – manifeste dans son aspect formel l'intégration d'une pratique étrangère à la culture européenne, et sa conformité aux critères esthétiques des élites a pu en son temps redoubler l'effet de distinction dû à la connaissance d'un jeu exotique. Mais c'est peut-être un cas limite dans la mesure où cette fonction cessera bientôt d'être exercée et donc identifiée, laissant l'objet franchir les siècles et intégrer les collections publiques genevoises comme un beau morceau de sculpture baroque d'usage oublié (un «vieux jeu»). Le resurgissement tardif d'une dimension exotique sera dérangeant, bousculant les catégories convenues du Nous et des Autres qui régissaient encore, jusqu'à une époque récente, la répartition des collections dans les musées correspondants.<sup>11</sup>

Notre plateau pointe aussi vers l'étude, en plein essor, de la position de «la Suisse et des Suisses dans la marche du monde», pour reprendre le titre d'un ouvrage récent qui tente l'exercice sous l'angle de l'histoire économique, et donc

<sup>7</sup> Pour des exemples diversifiés, cf. Judy Sund, *Exotic. A Fetish for the Foreign*, Londres 2019, p. 14.

<sup>8</sup> Cf. le dossier très fouillé consacré à ce jeu sur le site de la Bibliothèque nationale de France, <http://classes.bnf.fr/echeecs/index.htm> (08.02.2020).

<sup>9</sup> Cf. Hans et Barbara Holländer, *Schachspiele made in China – Kulturtransfer oder Chinoiserie?*, in: Karen Aydin [et al.] (éds), *Games of Empires: kulturhistorische Konnotationen von Brettspielen in transnationalen und imperialen Kontexten*, Berlin 2018, pp. 205–233; Ann. C. Gunter, *Chess and its Visual Culture in West, South, and Southeast Asia*, in: Irving L. Finkel, Colin Mackenzie (éds), *Asian games: the art of contest*, New York 2004, pp. 137–168; Vincent Lieber, *Jetons de nacre et boîtes de laque*, Nyon 2017.

<sup>10</sup> Sur la diffusion – ou non – des jeux venus d'autres continents en Europe, cf. Ulrich Schädler, *Some games travel, some games don't*, in: *Proceedings of the 2<sup>nd</sup> Baduk Conference*, Saint-Pétersbourg 2003, pp. 9–22.

<sup>11</sup> Sur cette question, cf. l'ouvrage essentiel de Benoît de L'Estoile, *Le goût des autres. De l'exposition coloniale aux arts premiers*, Paris 2007.

de nouveau de la circulation des biens, des usages et des hommes.<sup>12</sup> Toutefois, plutôt qu'au récit des exportations et autres tentatives d'expansion, c'est au constat d'une Suisse travaillée de l'intérieur par des apports tant humains que matériels que cet objet va nous entraîner, puisqu'il appartint très probablement à une famille de colons d'origine franco-hollandaise de la Guadeloupe, qui s'installa dans le canton de Vaud et rendit son lustre à un château aujourd'hui considéré comme un monument historique. Et c'est dans ce même château que notre jeu s'inscrira pour un temps dans une collection de mobilier à vocation nationale helvétique: au-delà de son caractère anecdotique et du malentendu qui le fonde, l'épisode invite à réfléchir sur les aléas de la construction des identités nationales.<sup>13</sup>

La méthodologie de la «biographie d'objet» s'impose pour traiter une pareille trajectoire: il s'agit non seulement de tenter d'éclaircir une provenance, mais de faire résonner, à travers les épisodes successifs et parfois inattendus de sa vie sociale, les contextes humains des représentations transitoires et même potentielles de ce plateau de jeu au destin singulier.<sup>14</sup> Cette étude d'un cas prodigue en écarts, dont on peut typiquement attendre la mise en évidence d'interactions à l'œuvre dans les grands phénomènes sociaux,<sup>15</sup> souhaite en particulier témoigner des incertitudes et des effets de focale qui caractérisent la notion d'exotisme, lequel demeure le produit d'une perception susceptible d'évoluer selon les lieux et les époques. En miroir ou en creux, c'est aussi la définition d'un *Nous* qui se révèle dans sa perméabilité aux emprunts. L'objet, dans cette perspective, devient un acteur de l'histoire à part entière.

<sup>12</sup> Béatrice Veyrassat, *Histoire de la Suisse et des Suisses dans la marche du monde (XVII<sup>e</sup> siècle – Première Guerre mondiale)*. Espaces, circulations, échanges, Neuchâtel 2018.

<sup>13</sup> Cf. l'ouvrage désormais classique d'Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris 1999.

<sup>14</sup> La biographie d'objets trouve ses fondements dans l'ouvrage dirigé par Arjun Appadurai, *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge Cambridgeshire, New York 1986. Actualisation dans le contexte de l'histoire globale dans l'introduction d'Anne Gerritsen et Giorgio Riello à leur ouvrage *op. cit.*, pp. 1–28.

<sup>15</sup> Notre étude est en ce sens évidemment redevable au paradigme indiciaire élaboré par Carlo Ginzburg dans un article célèbre, auquel nous renvoyons dans son édition française de 2010, *Traces. Racines d'un paradigme indiciaire*, in: Carlo Ginzburg, *Mythes emblèmes traces. Morphologie et histoire*, nouvelle édition augmentée, traduction de l'italien, Lagrasse 2010, pp. 218–294. Ici aussi une actualisation dans le contexte de l'histoire globale est en cours, dont témoigne l'analyse procurée dans Romain Bertrand et Guillaume Calafat, *La microhistoire globale: affaire(s) à suivre*, in: *Annales HSS* 73/n°1 (2018), pp. 3–18.

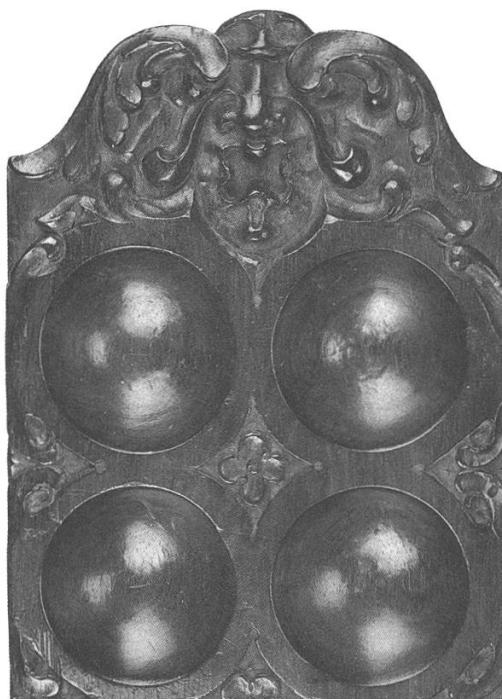


Figure 2: Détail du mascaron sculpté à la tête du plateau de jeu. MEG, Genève, photo J. Watts.

## Un plateau de jeu de *mancala*

Présons maintenant ce qu'est cet objet. Il est taillé dans un épais panneau de palissandre massif, sans doute américain (dit aussi de Rio), un bois importé en Europe à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>16</sup> Sa surface est creusée de deux rangées de six cavités circulaires, minutieusement polies, encadrées de motifs floraux. À une extrémité, le compartiment qui contenait les pièces du jeu a perdu son couvercle coulissant. À l'opposé, la tête du plateau est un exemple du style auriculaire particulièrement élaboré: le motif symétrique consiste en un mascaron grotesque – on reconnaît le nez et la bouche grande ouverte – encadré de vrilles stylisées d'acanthes frisées qui forment les sourcils (Fig. 2).

Tant le motif lui-même que le style, très proches du recueil d'ornements de Friedrich Unteutsch publié autour de 1650 (Fig. 3) mais aussi de spécimens

<sup>16</sup> Le plateau mesure de 72,5 à 74,7 cm de longueur sur env. 20 cm de largeur et 4,4 cm d'épaisseur. Le bois est très bien conservé. L'étude matérielle de l'objet a été menée par Isabel Garcia Gomez, conservatrice restauratrice au Musée d'ethnographie de Genève (MEG), avec la collaboration de Pierre Boesiger, conservateur restaurateur au Musée d'art et d'histoire (MAHG). Une analyse approfondie a été réalisée en 2013 par Jean-Albert Glatigny, expert en étude et conservation du bois (son rapport est conservé au MEG).



Figure 3: Friedrich Unteutsch, planche de *Neues Zieratenbuch den Schreinern*, Nuremberg vers 1650. Fondation de la bibliothèque Werner Oechslin, Einsiedeln.

d'orfèvrerie néerlandaise contemporains (Fig. 4), incitent à rattacher l'objet à l'Allemagne ou aux Pays-Bas.<sup>17</sup>

Le *mancala*, ou jeu de semailles, est répandu sous de nombreuses appellations au Proche Orient (en Arabe *mangala*), en Afrique (où on le nomme plutôt *awelé* ou *awalé*), en Inde et en Asie de l'Est, ainsi que dans les Caraïbes.<sup>18</sup> Il est dit «de semailles» en raison du geste des joueurs qui «sèment» à tour de rôle les

<sup>17</sup> Cette identification géographique rejoint le sentiment qu'ont bien voulu nous communiquer Reinier Baarsen, conservateur en chef du mobilier au Rijksmuseum, Amsterdam et professeur à l'Université de Leide, et Paul van Duin, conservateur restaurateur en chef du mobilier au Rijksmuseum, Amsterdam. Qu'ils en soient remerciés. Pour les comparaisons: Friedrich Unteutsch, *Neues Zieratenbuch den Schreinern, Tischlern, oder Künstlern und Bildhauer[n] sehr dienstlich*, Nuremberg vers 1650; le plat que nous reproduisons est dû à un orfèvre d'origine allemande actif aux Pays-Bas, Johannes Lutma (1584–1669).

<sup>18</sup> Il manque une publication de référence sur la famille des jeux de semailles, leur histoire, leurs règles et stratégies, notamment en Turquie et au Proche-Orient. Pour une introduction générale: Harold J. R. Murray, *A History of Board Games other than Chess*, Oxford 1952, pp. 158–168; Alexander J. de Voogt, *Mancala Board Games*. British Museum, London 1997, pp. 11–20. Pour l'Afrique: André Deledicq, Assia Popova, «*Wari et Solo*»: le Jeu de Calculs Africain, Paris 1977. Parmi les travaux récents: Jean Retschitzki, *Graines, cauris et tabliers. Diversité, origine et traditions dans les jeux de semailles*, in: Ulrich Schädler (éds), *Jeux de l'Humanité. 5000 ans d'histoire des jeux de société*, Genève 2007, pp. 43–49; Alexander J. de Voogt, *Mancala players at Palmyra*, in: *Antiquity* 84 (2010), pp. 1055–1066.



Figure 4: Johannes Lutma, détail de la bordure d'un plat en argent ciselé et gravé, Pays-Bas 1653. Musée Hallwyl, Stockholm.

pièces du jeu – graines, coquillages, petits cailloux, fèves, etc. – de creux en creux. À la fin du «semis», le joueur peut «récolter» ce qui se trouve dans le dernier creux à certaines conditions. Pouvant atteindre une grande complexité, ce jeu a suscité l'intérêt des voyageurs européens à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, nous en verrons plus loin des exemples. Cependant, la conservation d'un support matériel de confection européenne semble rarissime pour cette époque: nous n'avons trouvé de comparable au plateau de Genève qu'une petite série de jeux fabriqués en Allemagne avant le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle dans des contextes aristocratiques. Notre plateau semble le seul à avoir ensuite connu une vie sociale riche en rebondissements, dont nous allons tenter de remonter le fil.

### Un intrus dans une collection «nationale»

Le plateau est entré dans les collections publiques genevoises au début du XX<sup>e</sup> siècle, à la faveur d'un don important destiné au Musée d'art et d'histoire de la même ville. La construction de ce dernier venait à peine de commencer lorsque, en 1903, la petite-fille de Jean-Jacques Rigaud (1785–1854) annonça vouloir confier à l'institution, investie dès l'origine d'une forte signification identitaire, les meubles et objets de provenance suisse pour la plupart autrefois rassemblés par son grand-père dans le château de La Tour-de-Peilz, près de Vevey.<sup>19</sup> Constituée par une figure de premier plan de la vie à la fois politique et artistique genevoise et nationale, cette collection avait été mise en lumière quelques années plus tôt

<sup>19</sup> Frédéric Hueber, Les «objets gothiques» de Jean-Jacques Rigaud (1785–1854): histoire et enjeux, in: Vincent Chenal et Frédéric Hueber (éds), *Histoire des collections à Genève du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Genève 2011, pp. 211–233.

dans le cadre de l'Exposition nationale suisse à Genève, en 1896, comme un fleuron du goût historiciste et patriotique qui battait son plein.<sup>20</sup>

En 1909, lors du transfert effectif de la collection au musée genevois, certains objets furent écartés. Ce fut notamment le cas d'une «grande lance Yaloff»,<sup>21</sup> d'un «grand javelot» et d'un «harpon pour la pêche» réputés provenir des Iles Sandwich, que Rigaud avait acquis chez un antiquaire local en 1840, ou encore du «yatagan avec poignée incrustée, argent, acheté [à Lyon] d'un sergent revenant d'Alger (prise récente)».<sup>22</sup> Refusées aussi par le musée deux «épées flamboyantes à deux mains» acquises à Berne, identifiées comme modernes; acceptée en revanche, une autre épée à deux mains, mais dépouillée de son appartenance légendaire aux comtes de Toggenburg et privée de son lien avec le Moyen Âge héroïque de la Suisse, pour être désormais datée du XVI<sup>e</sup> siècle.<sup>23</sup> Ces quelques exemples qui se suivaient dans le carnet du collectionneur montrent que le magistrat amateur d'art savait apprécier des curiosités dans l'air du temps, aussi bien exotiques que romanesques: on ne s'étonnera pas qu'il fût grand lecteur des œuvres de Walter Scott (1771–1832), comme le révèle, dans sa bibliothèque, une liste de pas moins de dix-huit titres du célèbre écrivain écossais, chantre du romantisme historique.<sup>24</sup> Un examen attentif de l'inventaire du mobilier du château dressé par Rigaud en 1847<sup>25</sup> permettrait ainsi d'éclairer les contours parfois inattendus de ce qu'avait pu être une collection «nationale» au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle: mêlant en réalité différents univers pittoresques, elle subit à travers le tri opéré en 1909 une ferme correction.

Quant à notre plateau, Rigaud l'avait simplement qualifié de «vieux jeu».<sup>26</sup> Amputé de sa dimension exotique par la perte de l'identification du jeu, il fut acheminé sans hésitation au Musée d'art et d'histoire et prit place dans la salle baptisée du nom du collectionneur.<sup>27</sup>

<sup>20</sup> *Idem*. Cf. aussi Danielle Buysse, Jean-Jacques Rigaud (1786–1854), historien romantique, in: Karine Tissot (éds), *Artistes à Genève. De 1400 à nos jours*, Genève 2010, pp. XXXVII–XXXVIII.

<sup>21</sup> Qualificatif mystérieux pour un objet aujourd'hui disparu, qui pourrait faire penser à Wolof...

<sup>22</sup> Archives de la Ville de Genève (AVG), 340.C.5.1/12, Catalogue de mes tableaux, carnet manuscrit de Jean-Jacques Rigaud, sans date, feuillets non paginés contenant des indications non exhaustives sur la collection de La Tour-de-Peilz. Notre jeu n'y figure pas.

<sup>23</sup> Correction apportée dans le catalogue de la Collection J.-J. Rigaud publié dans le Compte rendu de l'administration municipale pendant l'année 1909, n° 144, Genève 1910, p. 159.

<sup>24</sup> MAHG, Inventaire et documentation scientifique, Catalogue de la collection J.-J. Rigaud – 1847: l'inventaire de sa bibliothèque figure à la fin du cahier et les titres de Walter Scott sont donnés en deux fois. Sur l'importance des œuvres de l'écrivain écossais dans les constructions identitaires à l'époque, cf. A.-M. Thiesse, *op. cit.*, pp. 131–136.

<sup>25</sup> *Idem*. Cet inventaire a été retrouvé récemment dans les archives du MAHG. Que Gaël Bonzon trouve ici l'expression de notre reconnaissance pour sa précieuse contribution.

<sup>26</sup> MAHG, *op. cit.*, p. 17: le «vieux jeu» se trouvait au deuxième étage de la tour du château de La Tour-de-Peilz, à proximité d'un «chevalier cuirassé [assis] sur une stalle gothique».

<sup>27</sup> Le jeu figure au numéro 77, sans indication de provenance mais daté du XVII<sup>e</sup> siècle, «époque Louis XIV», dans le catalogue de la Collection J.-J. Rigaud publié dans le Compte rendu de l'administration municipale, *op. cit.*, p. 152. Cf. aussi Waldemar Deonna, Musée d'art et d'histoire, Collections

Ce n'est que quelque soixante ans plus tard, en 1970, qu'un visiteur africain reconnut un jeu qui lui était familier: l'objet fut aussitôt envoyé au Musée d'ethnographie, à l'intention du conservateur du Département Afrique.<sup>28</sup> Lequel fit bientôt part de ses observations: en effet, les douze cavités correspondaient au jeu africain de l'*awélé*, dont le spécialiste précisait l'aire de diffusion jusqu'à son introduction en Amérique par les esclaves. Mais l'objet lui-même n'était pas africain. Il ne pouvait dès lors être à ses yeux qu'une «copie du jeu exotique», et «non la preuve de l'extension de l'*awélé*, comme nous l'aurions espéré».<sup>29</sup> Ce raisonnement, qui peut paraître étrange, excluait donc du domaine du «musée des Autres» l'intérêt qu'un Européen avait pu porter à ce jeu; selon cette logique, l'objet fut renvoyé au «musée de Soi», pour reprendre les concepts utilement forgés par Benoît de l'Estoile.<sup>30</sup> Est-il nécessaire de préciser qu'à son retour, le plateau de jeu – devenu là aussi un intrus – ne retrouva pas sa place dans les salles d'exposition du Musée d'art et d'histoire? Il fut donc remisé dans un dépôt, témoin occulté de la gêne suscitée de part et d'autre par un objet mettant en échec une conception étanche des identités, au sein de laquelle l'authenticité ne saurait souffrir ni témoigner d'aucun métissage culturel.<sup>31</sup>

Quatre décennies s'écoulèrent encore jusqu'à ce qu'une mention d'archives n'attire l'attention sur le curieux parcours de cet objet; cette fois, les problématiques ayant évolué, c'est précisément pour son caractère hybride, incarnant la rencontre de cultures diverses, qu'il fut mis en valeur dans le prologue de l'exposition permanente du nouveau MEG, témoignant de l'évolution de la définition de l'objet ethnographique.<sup>32</sup>

## Au château de La Tour-de-Peilz

Notre plateau n'aurait aujourd'hui rien d'incongru – bien au contraire – dans un bâtiment historique devenu, en 1987, Musée suisse du jeu. On doit en revanche s'interroger sur les circonstances de son intégration à la collection Rigaud.

---

archéologiques et historiques: Moyen Age et temps modernes, Genève 1929, p. 34, sous son numéro d'inventaire d'alors, 5195.

<sup>28</sup> AVG, Fonds du MEG, ETHEU 066050, extrait annoté du catalogue cité dans la note précédente et lettre de Claude Savary à Paul Rousset au Musée d'art et d'histoire, 13 avril 1970.

<sup>29</sup> *Idem*.

<sup>30</sup> Benoît de L'Estoile, *op. cit.*

<sup>31</sup> Pour une critique de cette conception statique au profit de la prise en compte de l'historicité des faits sociaux en anthropologie, cf. Alban Bensa, *La Fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse 2006. Serge Gruzinski, *La Pensée métisse*, Paris 1999, explore quant à lui l'ancienneté d'un phénomène largement répandu.

<sup>32</sup> Intitulée «Les archives de la diversité humaine», cette exposition permanente a été installée pour la réouverture du MEG en novembre 2014, après son agrandissement. Le *mancala* est présenté dans le prologue, conçu par Danielle Buyssens, à l'époque conservatrice chargée de recherche sur l'histoire culturelle des collections.

Son acquisition par le collectionneur paraît de fait peu vraisemblable. Les quelques objets exotiques qu'il avait achetés pour l'ornement de son château avaient à leur actif une apparence immédiatement dépaysante, renvoyant au pittoresque d'une vie réputée «sauvage»; cela correspondait mieux à l'horizon d'attente de son époque que le détour subtil d'une appropriation, laquelle d'ailleurs n'était plus perceptible dès lors que l'identité du jeu était perdue. L'incertitude sur son usage – un jeu, certes, mais quel jeu? joué par qui? – ne correspondait pas non plus à ce que l'on peut supposer avoir été les critères de Rigaud, qui incluaient un intérêt pour les us et coutumes de la région. Quant à avoir été acquis dans l'optique d'une collection de mobilier suisse et régional (les acquisitions de Rigaud s'étendirent à toute la Suisse ainsi qu'à la Savoie), la chose paraît également très douteuse, même si les compétences du collectionneur ont été plus d'une fois prises en défaut: l'objet n'a rien à faire valoir qui le rattache à cette aire de production, ni dans son exécution, ni dans son matériau.<sup>33</sup> Supposera-t-on un coup de cœur pour un bel objet sculpté, rencontré chez tel ou tel antiquaire, dont l'étrange masque baroque aurait séduit le collectionneur? Quoi qu'il en soit, une telle acquisition, si elle ne peut être complètement exclue, n'est pas documentée par les sources aujourd'hui conservées.

On peut dès lors être tenté d'examiner l'hypothèse selon laquelle l'objet se serait déjà trouvé dans le château quand Rigaud en prit possession.

C'est par voie d'héritage que le magistrat genevois était devenu propriétaire du château, légué par son oncle Jean Paul Martin dit Martin de la Tour (1765–1833). Genevois né à Livourne, banquier et collectionneur vivant principalement à Paris où il mourut sans alliance, Martin avait transmis à son neveu l'édifice pour lequel il avait déjà lui-même acheté quelques meubles provenant d'un château voisin.<sup>34</sup> Il l'avait aussi décoré d'objets acquis à Paris, comme un grand tapis de Turquie qui figure dans le carnet de Rigaud et qui ne fut pas transféré au Musée d'art et d'histoire.<sup>35</sup> Si la qualité indéniable de la sculpture de notre plateau lui a certainement valu d'être conservé à travers le temps, un mobile seulement esthétique peut-il avoir présidé à son acquisition? Observons de surcroît que cet objet ne semble pas de fabrication française, laquelle a plutôt utilisé le palissandre comme élément de placage ou de marqueterie. Là encore, la documentation fait défaut pour pousser plus loin l'investigation.

Remontons encore d'une génération de propriétaires. Martin avait acheté le château en 1789 à Frédéric-Jean-Rodolphe de Blonay (1732–1819), agissant au nom de son épouse Anne-Catherine Gressier (1736–1811), laquelle avait hérité le bien de son père, Jean Gressier (1705–1785). D'origine franco-hollandaise, ce

<sup>33</sup> Cela même si C. Savary, dans la lettre mentionnée *supra*, propose d'y voir un spécimen du «mobilier aristocratique suisse». Sur les acquisitions effectuées par Rigaud, cf. F. Hueber, *op. cit.*

<sup>34</sup> Archives d'État de Genève (AEG), Jur. Civ. AAq 6. Cf. F. Hueber, *op. cit.* Martin avait acquis des meubles anciens provenant du château du Chatelard, près de Montreux.

<sup>35</sup> AVG, 340.C.5.1/12, Catalogue de mes tableaux.

dernier était né en Guadeloupe, dans une famille de colons ayant fait fortune dans le sucre à Trois-Rivières.<sup>36</sup> Venu en Europe en 1732 pour y épouser, à Rotterdam, sa cousine germaine Catherine Gressier (1701–1763), il fut réduit à la misère par des intrigues et des différends familiaux.<sup>37</sup> Laissant femme et enfant à Bordeaux, il se résolut à retourner en 1737 en Guadeloupe pour y rétablir sa position. Finalement rejoint par les siens, et après quelque dix ans d'efforts dans un environnement dont son autobiographie fait percevoir les duretés, il quitta la colonie pour s'installer à Vevey en 1747, attiré par ce que le protestant convaincu qu'il était regardait comme un «pays de liberté». Devenu bourgeois de La Tour-de-Peilz, Gressier procéda à d'importantes transformations du château, construit au XIII<sup>e</sup> siècle et ravagé deux siècles plus tard lors des guerres de Bourgogne, puis laissé à l'abandon. C'est donc à cette génération que s'arrête la possibilité de l'introduction de notre jeu dans le château.

Pour autant, Jean Gressier fait-il un bon candidat à la propriété d'origine de notre mystérieux plateau? Le jeu de *mancala/awélé*, on le sait, a circulé dans l'espace colonial où il a été diffusé par les esclaves, et les Antilles ne font pas exception. Toutefois, réticent pour des raisons morales à s'adonner aux jeux de hasard comme les cartes ou les dés,<sup>38</sup> Gressier ne semble pas non plus avoir été homme à occuper ses loisirs avec un passe-temps qui, dans ce contexte, restait symboliquement associé aux esclaves: la tension qui régnait dans les rapports de domination n'était sans doute pas propice à un tel partage. En outre, à l'époque de Gressier, le style du plateau et la parfaite maîtrise de son exécution semblaient devoir exclure une fabrication locale: ce n'est en effet que très progressivement, dans le courant de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'un ameublement d'un certain confort commença à se répandre dans les demeures coloniales.<sup>39</sup> En admettant dans ce cas un retard stylistique,<sup>40</sup> l'objet, s'il avait été fabriqué aux Antilles, devrait donc être largement postérieur au départ définitif de Gressier pour l'Europe: la chronologie paraît décidément trop bancale.

Quant à penser que Gressier aurait pu profiter de son séjour au Pays-Bas pour commander à un artisan un objet d'un tel luxe, ses déboires financiers

<sup>36</sup> Philippe et Bernadette Rossignol, Les Gressier. Une famille protestante de Guadeloupe, in: Généalogie et Histoire de la Caraïbe, 14 décembre 2019, <http://www.ghcaribe.org/articles/2019-art31.pdf> (08.02.2020).

<sup>37</sup> Archives cantonales vaudoises (ACV), PP 637 V/20/0/034, Partie de la biographie de Jean Gressier et de la généalogie de sa famille, [1750], ainsi que PP 637 V/20/0/036, Copie des lettres envoyées par Jean Gressier établi en Guadeloupe de 1738 à 1747 avant de s'installer à Vevey correspondant avec des Londoniens, des Hollandais, des Français...

<sup>38</sup> ACV, PP 637 V/20/0/034, *op. cit.*, pp. 73–74.

<sup>39</sup> Christophe Charlery, Maisons de maître et habitations coloniales dans les anciens territoires français de l'Amérique tropicale, in: In Situ 5 (2004), <http://journals.openedition.org/insitu/2362> (16.08.2019).

<sup>40</sup> Communication orale de Christophe Charlery, architecte des bâtiments de France, auparavant architecte du patrimoine dans les Antilles françaises, en juin 2013.

rendent la chose encore moins crédible. Finalement, on pourrait encore supposer une provenance du côté de la famille de Catherine Gressier, dont le père, André Gressier, né en Guadeloupe, était mort à Bordeaux en 1710: dans ces villes portuaires, l'utilisation d'une planche de bois massif comme celle dans laquelle a été taillé notre plateau est plus vraisemblable qu'à Paris. On touche ici cependant aux limites d'une conjecture purement gratuite.

La cause est-elle perdue? C'est à un ultime rebondissement que nous devons en fin de compte l'hypothèse la plus probable. Jouons donc notre atout!

## La fille du mathématicien

La mort d'Anna Élisabeth Meyboom, soit Meibom, survenue à La Haye en 1760, semble de prime abord bien éloignée de notre sujet. Or, la fille du philologue, mathématicien et musicologue Marcus Meibom (vers 1630–1711) – savant danois ayant vécu principalement aux Pays-Bas, ainsi qu'en Suède et un temps en France et en Angleterre, et qui mourut à Utrecht – était une parente des Gressier avec laquelle Jean correspondit souvent lors des difficultés qui marquèrent les débuts de sa vie de famille.<sup>41</sup> Manifestement restée proche d'eux, Anna Élisabeth Meibom légua à la fille du châtelain, Anne-Catherine Gressier, tous ses biens et ceux qui avaient appartenu à son père, dont l'inventaire, établi dans sa maison à La Haye,<sup>42</sup> mentionne «een speel tafeltje» – une petite table de jeu, expression que la dimension de notre plateau pourrait justifier.<sup>43</sup> De quel jeu s'agissait-il? Une fois de plus l'identification manque, mais cette lacune permet précisément d'exclure des jeux mieux connus que les auteurs de l'inventaire n'auraient pas manqué de nommer, tels que les jeux de dames, d'échecs ou de trictrac (*damborden, schaakborden* ou *verkeerborden*). Cette fois, la piste prend plus de consistance.

<sup>41</sup> Les copies de lettres de Jean Gressier mentionnées ci-dessus, note 37, signalent des courriers assez fréquents à M<sup>lle</sup> Meyboom, sa «cousine». De fait, Marcus Meibom avait épousé, au Danemark en 1664, Elisabeth Van der Venne (née en 1644), jeune sœur de l'arrière-grand-mère de Jean et de Catherine Gressier, Pauline Van der Venne. Un très grand merci à Bernadette Rossignol pour son aide précieuse dans l'identification de ce lien familial. Voir aussi Philippe et Bernadette Rossignol, Famille Van GANSPOËL ou de GANSPOËL. Pays Bas, Allemagne, Brésil, Guadeloupe, in: Généalogie et Histoire de la Caraïbe, 7 mai 2018, <https://www.ghcaraibe.org/articles/2018-art16.pdf> (08.02.2020).

<sup>42</sup> ACV, PP 637 V/20/0/007, Inventaire après décès des biens d'Anna Elisabeth Meyboom en hollandais et succession en faveur d'Anne-Catherine Gressier, p. 18. La Biographie universelle ancienne et moderne, Tome 28, Paris 1821, p. 142, mentionne d'ailleurs un manuscrit auquel Meibom attachait un grand prix, passé par sa fille aux mains de Gressier.

<sup>43</sup> Il n'est d'ailleurs pas impossible que le plateau aujourd'hui conservé ait été à l'époque assorti d'un piétement, comme c'est le cas du *mancala* du château de Charlottenbourg (cf. Fig. 5) ou de celui de Dresde, meubles dont il sera question *infra*.

Notons tout d'abord qu'aujourd'hui comme hier, le *mancala/awelé*, jeu de calcul dit «de stratégie combinatoire abstrait», a de quoi fasciner un mathématicien. Il fait l'objet de tournois internationaux, tandis que les capacités cognitives qu'il engage sont analysées et qu'il intéresse le monde pédagogique comme un instrument propice à exercer diverses facultés et compétences.<sup>44</sup> Le hasard n'y a strictement aucune part; tout repose sur l'habileté stratégique et l'agilité mathématique des joueurs.

On s'accorde à relever la première mention du *mancala* par un ouvrage européen dans *The Golden Trade* (1623) du Britannique Richard Jobson, récit de son exploration le long du fleuve Gambie au cours de laquelle il avait observé les Mandingues jouant à l'aide d'une pièce de bois creusée de cavités et de petits cailloux qu'ils y répartissaient.<sup>45</sup> Dans son *Histoire de la Grande Isle Madagascar* (1661), le Français Étienne de Flacourt s'efforça non sans peine d'expliquer à ses lecteurs le fonctionnement d'une variante à trente-deux cases, qu'il appelait *fifangha*, mais il dut conclure que «le jeu s'apprend plus facilement en jouant que de parole».<sup>46</sup> Dans son *Lexicon Æthiopico-Latinum* (1661), l'Allemand Hiob Ludolf désigna le jeu par le vocable de l'éthiopien ancien *qarqis* et signala qu'il avait été employé pour la divination.<sup>47</sup> Jean de Thévenot cita quant à lui le *mancala* comme un passe-temps apprécié des Turcs dans sa *Relation d'un voyage fait au Levant* (1664), traduite avant la fin du siècle en hollandais (1681), en anglais (1687) et en allemand (1693).<sup>48</sup> D'autres encore, comme le Néerlandais Cornelis de Bruyn dans son *Reizen door de vermaardste Deelen van Klein Asia etc.* (1698), rapidement traduit en français (1700) et en anglais (1702),<sup>49</sup>

<sup>44</sup> Jean Retschitzki, Stratégie des joueurs d'awalé, Paris 1990; Jean Retschitzki, Caroline Wicht, Plaidoyer pour l'exploitation didactique des jeux de semaines, in: Carrefours de l'éducation, 26/n°2 (2008), pp. 153–168.

<sup>45</sup> Richard Jobson, *The Golden Trade, or a Discovery of the River Gambra and the Golden Trade of the Æthiopians*, Londres 1623, p. 38: «and they pass the time in communication, having only one kind of game to recreate themselves withal, and that is a piece of wood, certain great holes cut, which they set upon the ground betwixt two of them, and with a number of some thirty pebble stones, after a manner of counting, they take one from the other, until one is possessed of all».

<sup>46</sup> Etienne de Flacourt, *Histoire de la grande Isle Madagascar*, Paris 1661, pp. 108–110. Le jeu décrit et illustré par Flacourt est une variante à trente-deux cavités.

<sup>47</sup> Hiob Ludolf, *Lexicon æthiopico-latinum*, Londres 1661, col. 158: «QARQIS: Ludi genus, cum factis aliquot in tabula foraminibus globuli mittuntur; quo genere lusus aliqui ad divinationes abusuntur.» Dans l'édition de Francfort 1699, col. 196, Ludolf fait en outre référence au Livre des mystères du ciel et de la terre, manuscrit éthiopien du 14<sup>e</sup> siècle. Cf. Richard Pankhurst, *Gäbäta*, in: Siegbert Uhlig (éds), *Encyclopædia Æthiopica*, Wiesbaden 2005, Tome 2, p. 598.

<sup>48</sup> Jean de Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris 1664, pp. 65–66; traduction en néerlandais: *Gedenkwaardige en zeer naauwkeurige reizen van den heere de Thevenot*, Amsterdam 1681, p. 58; traduction en anglais: *The Travels Of Monsieur De Thevenot Into The Levant*, Londres 1687, p. 35; traduction en allemand: *Reisen In Europa, Asia und Africa*, Francfort 1693, p. 47.

<sup>49</sup> Cornelis de Bruyn, *Reizen van Cornelis de Bruyn door de vermaardste Deelen van Klein Asia etc.*, Delft 1698, p. 136; traduction en français: *Corneille Le Brun, Voyage au Levant*, Delft 1700, p. 135; traduction en anglais: *A Voyage to the Levant*, Londres 1702, p. 95.

élargirent à leur tour la réputation de ce «jeu d'esprit», comme le qualifiait Flacourt, devenu à travers ces récits un attribut des populations auxquelles l'islam interdisait les jeux de hasard.

On peut douter que quiconque soit jamais devenu un joueur émérite en se contentant de lire l'un des ouvrages qui viennent d'être cités, et de bien d'autres qui les suivirent: les récits de voyageurs ont généralement pour objectif de porter à la connaissance de leurs lecteurs des usages étrangers, voire étranges, et non de les leur faire adopter. En revanche, en consacrant pas moins de six pages au *Ludo Mancala* dans son *De ludis orientalibus* (1694), le Britannique Thomas Hyde en livra une description utilisable par un esprit curieux.<sup>50</sup> *De l'origine et du progrès du café*, prétendument tiré d'un manuscrit arabe par le Français Antoine Galland (1699), expliquait lui aussi assez clairement le fonctionnement du jeu introduit dans les «maisons de café» de La Mecque.<sup>51</sup> Or, il n'est pas indifférent de signaler ici l'intérêt que Meibom portait aux reconstitutions: dans le cadre de ses recherches en musicologie, il avait ainsi fait construire des instruments de musique imitant ceux que l'on supposait avoir été en usage chez les Grecs et les Romains.<sup>52</sup> Il s'était d'ailleurs distingué – et ridiculisé! – à la cour de la reine Christine de Suède en faisant exécuter sur ces instruments et en chantant lui-même des airs de musique qu'il prétendait avoir pu reconstituer d'après les indications laissées par des auteurs antiques. Il pensait aussi avoir compris le mode de construction des galères à trois rangs de rameurs superposés des anciens, les trirèmes, et il proposa au gouvernement français de lui vendre sa découverte, en vain. S'était-il intéressé au *mancala* sur la base de ses lectures, passant alors commande d'un plateau à quelque habile ébéniste?

## Les cafés d'Amsterdam et les châteaux d'Allemagne

Pour être initié au *mancala* à l'époque de Meibom, il n'était toutefois pas nécessaire d'avoir lu ces livres et encore moins d'avoir fait soi-même le voyage au Levant ou dans quelque autre lieu d'un monde mis à portée des Européens par le commerce et par la colonisation en plein développement. Régulièrement approvisionnée par les navires des Compagnies néerlandaises des Indes orientales et occidentales, la culture des Pays-Bas ne s'enrichissait pas que d'épices, de laques et de porcelaines, mais de tout ce dont se nourrissait un orientalisme aux

<sup>50</sup> Thomas Hyde, *De Ludis orientalibus Libri Duo*, Oxford 1694, *De Ludo Mancala*, pp. 226–232.

<sup>51</sup> Antoine Galland, *De l'origine et du progrès du café: sur un manuscrit arabe de la Bibliothèque du Roi*, Caen, Paris 1699, pp. 26–29. Signalons encore une description précise du *mangala*, un peu plus tardive, dans Laurent d'Arvieux, *Voyage fait par ordre du roy Louis XIV dans la Palestine*, Paris 1717, pp. 296–297.

<sup>52</sup> L'épisode est relaté sous une forme tronquée dans la plupart des biographies du personnage. Cf. *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés*, Tome 34, Paris 1861, col. 764–766.

contours élastiques. C'est ainsi qu'au cours du dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle et dans les premières années du siècle suivant, le *hoornbord* ou «jeu des coquilles»<sup>53</sup> – par quoi il faut entendre le *mancala* joué avec des cauris, ces petits coquillages dont les Hollandais faisait grand usage pour la traite – y connut une certaine vogue: on y jouait notamment dans les cafés,<sup>54</sup> ces établissements en plein essor où se développait un peu partout en Europe une nouvelle sociabilité dont faisaient partie les jeux de société – les échecs, les dames, le trictrac et bien entendu les cartes.

L'acclimatation du *mancala* aux Pays-Bas était un fait bien attesté au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'explication des planches du fameux *Recueil Ferriol* représentant les nations du Levant, en signalant la pratique du jeu par les femmes turques, ajoutait: «c'est un jeu de compte et de mémoire, assez en usage en Hollande».<sup>55</sup> Il n'est pas moins significatif de relever, dans la traduction en néerlandais de la *Modern History, or the Present State of all Nations* de Thomas Salmon, l'invitation faite aux lecteurs de se représenter le *mangala* des Arabes en le comparant au «*hoornen*» qui devait leur être familier.<sup>56</sup> Dans son édition de 1750, le *Dictionnaire universel de commerce* signalait encore qu'un jeu nommé *tsionka* [*tchonka*] par les Malais et les Siamois, pratiqué avec des cauris «en en comptant un certain nombre réitéré plusieurs fois dans des creux faits en petits bassins dans une petite planche épaisse», était «fort connu dans les Caffés de Hollande, où l'on le voit jouer tous les jours».<sup>57</sup> Une origine plus ou moins lointaine associait ainsi cette pratique au goût du grand large qui caractérisait la culture hollandaise.<sup>58</sup>

Bien qu'elle ne soit pas documentée,<sup>59</sup> l'affirmation récurrente selon laquelle des marchands auraient joué au *mancala* en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle – ou l'y

<sup>53</sup> Cornelis de Bruijn, entre autres, signalait l'équivalence entre *Mankala* et *Hoornbord*, soit jeu des coquilles. Cf. *Dictionnaire portatif de commerce*, Tome I, Bouillon 1770, pp. 503–505.

<sup>54</sup> Rob Jansen, *Helaas! Hoe beklaaglijk zijn de spellen verslimmert*, in: *Hoofdlijn* n° 15 (1990), pp. 5–6. Cf. aussi Arie van der Stoep, *Draughts in relation to chess and alquerque*, Hooge Zwaluwe 2005. Un vif merci à Thierry Depaulis pour le signalement de ces références.

<sup>55</sup> Charles de Ferriol [et al.], *Explication des cent estampes qui représentent différentes nations du Levant*, Paris 1715, p. 16, LIII.

<sup>56</sup> Thomas Salmon, Matthias van Goch, *Hedendaegsche Historie of Tegenwoordige Staet van alle Volkeren*, IV. Deel Behelzende den Tegenwoordigen Staat van Persia, Arabia, en het Asiatisch Tartaryen, Amsterdam 1732, p. 451: «en het spel geheten Mangala; dat wel wat na het hoornen by ons gelykt». L'équivalence entre les termes *mancala* et *hoornbord* apparaît déjà à partir de l'édition de 1682 de la traduction du récit de voyage de Thevenot parue à Amsterdam sous le titre *Tweede Reizen van den heere de Thevenot*, p. 11.

<sup>57</sup> Jacques Savary des Bruslons, Philémon-Louis Savary, *Dictionnaire universel de commerce, d'histoire naturelle, & des arts & métiers*, 6<sup>e</sup> édition, Tome I, Genève 1750, col. 768.

<sup>58</sup> Sur la prégnance de l'exotisme dans la culture urbaine hollandaise, cf. l'étude de cas de Thierry Allain, *Exotisme et déclin dans la ville portuaire d'Enkhuizen au XVIII<sup>e</sup> siècle*, in: *Ville, consommation, exotisme, op. cit.*, pp. 67–85.

<sup>59</sup> Cette affirmation est souvent reprise sur le WEB, mais elle n'a pu être recoupée avec une source fiable.

auraient introduit – est plausible: les marchands sont un vecteur de transmission d'usages évident, et le jeu se serait ainsi installé quelque temps dans ces deux nations aux Compagnies des Indes puissantes, dont les capitales étaient en lien direct avec la mer et l'arrivée des navires au long cours, et où le brassage humain était intense. Au contraire, c'est par une diffusion directe au sein de l'Empire ottoman que le jeu se serait largement répandu et de manière pérenne dans les Balkans.<sup>60</sup> En France, on n'a aucun indice que le jeu ait jamais été introduit.<sup>61</sup>

Quant à l'Allemagne, les traces que nous y avons trouvées sont ténues mais leurs contextes prestigieux. Ici, le *mancala* tire son nom des fèves ou haricots (*Bohnen*) utilisés au lieu des coquillages hollandais: «c'est pourquoi on l'appelle *Bohnenspiel*».<sup>62</sup> Une petite table en bois veiné (*masern holz*), creusée de cavités teintées en noir, figure à l'aube du XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'inventaire établi à Charlottenbourg après le décès de Sophie-Charlotte de Hanovre (1668–1705); on relèvera que l'épouse de l'électeur de Brandebourg Frédéric III, qui fut brièvement reine consorte de Prusse, était connue pour son goût des turqueries et qu'elle utilisait volontiers les jeux comme un support de conversation informelle lors de ses audiences.<sup>63</sup> Aujourd'hui exposé au château, un autre exemplaire, celui-là en marqueterie et bois doré, semble légèrement postérieur, exécuté probablement vers 1710 dans un atelier berlinois (Fig. 5).<sup>64</sup>

Deux autres tables à *mancala* de style baroque sont conservées au château de Weikersheim, dans le sud-ouest de l'Allemagne, propriété ancestrale de la famille von Hohenlohe (Fig. 6).<sup>65</sup> Taillées dans le chêne, imposantes par leurs

<sup>60</sup> Vesna Bikić, Jasna Vuković, Board Games reconsidered: Mancala in the Balkans, in: *Etnoantropoloski problemi*, 5/n°1 (2010), pp. 183–209.

<sup>61</sup> Rare mention du *hoornbord* expliqué aux francophones dans Pieter Marin, *Compleet Nederduitsch en Fransch woordenboek ou Dictionnaire complet Hollandais et Français*, Amsterdam 1717, p. 390: «Bord daar in de Koffyhuizen met hoorentjes in gespeeld werd. *Espèce de boëte en longueur dans laquelle il y a deux rangées de trous dans lesquels on fait tomber les coquilles qu'on ramasse chacune à son tour. Op 'thoorn-bord speelen. Jouer aux coquilles*».

<sup>62</sup> Wahreste und neueste Abbildung des Türkischen Hofes, Nuremberg 1719, pp. 98–99: «man braucht auch an Statt der Müschen Bohnen; Dahero nennt mans auch das Bohnen-Spiel». Le terme sera repris et popularisé par Fritz Jahn, *Alte deutsche Spiele*, Berlin 1917, pp. 14–15. L'expression apparaît en français dans l'*Histoire générale des voyages* d'Antoine François Prévost, Tome 6, La Haye 1748, p. 16.

<sup>63</sup> Sophie Charlotte und ihr Schloss: ein Musenhof des Barock in Brandenburg-Preussen, Munich 1999, p. 367, reproduisant l'*Inventaire du château de Charlottenbourg dressé en avril 1705*. La table se trouvait dans un garde-meuble de l'intendant (*in der Amtmannin Marpin Spinde*). Cf. dans ce même catalogue Stephan Gehlen, «portée en chaise par ses Turcs», *Turquerie* und «*Kammertürken*» am Hof Sophie Charlottes, pp. 106–112, et Jörg Meiner, *Repräsentation – Status – Zeremoniell. Die Erste Wohnung Sophie Charlottes im Schloß Lietzenburg und die Maximen fürstlicher Selbstdarstellung*, p. 143.

<sup>64</sup> Nous remercions Henriette Graf, conservatrice de la collection de meubles de la Fondation des châteaux et jardins prussiens de Berlin-Brandebourg, pour ces précieuses informations.

<sup>65</sup> Cf. *Mancala World*. Weikersheim *mancala boards*, [https://mancala.fandom.com/wiki/Weikersheim\\_mancala\\_boards](https://mancala.fandom.com/wiki/Weikersheim_mancala_boards) (18. 10. 2019). Les tables sont hautes de 80 cm et mesurent, l'une, 110 x 74 cm, l'autre, 168 x 70 cm. Elles dateraient de 1709 ou de 1704.



Figure 5: Table à jouer le *mancala* (*Bohnenspiel*), marqueterie, ivoire, bois sculpté et doré, laque rouge, haut. 80,4, long. 76, larg. 28,1 cm, Berlin? vers 1710. Fondation des châteaux et jardins prussiens de Berlin-Brandebourg, Château de Charlottenbourg, photo Wolfgang Pfauder.

dimensions, ces tables sont dues à un ébéniste d'une famille d'artistes réputés, les Sommer de Künzelsau; elles pourraient dater des premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. On repère encore à Dresde, dans un inventaire de la collection de jeux du château de Pillnitz dressé en 1747, un *Bohnenspiel* composé d'un piétement en chêne et d'un plateau en noyer comportant à une extrémité un tiroir renfermant soixante coquilles, qui pourrait faire penser au dispositif genevois.<sup>66</sup> Ces quelques exemples montrent que le *mancala* avait pénétré les plus hautes sphères d'une société européenne: c'est une piste qu'il faudrait continuer à explorer.

<sup>66</sup> Dresden, Sächs. HStA, Hausmarschallamt, R XVI N. 81, Akte 269, Specification, Dererjenigen Spiele welche bey dem Königlichen Lust-Schloße Pillnitz [...] vorhanden [...], pp. 325 sq.: «Ein Bohnen-Spiel. / Hierzu gehört / Ein Tisch von eichenem Holze mit einem vorn / geschloßenen Schubkasten. Das Spiel besteht / aus: / Einem kleinen Tüschelgen von Nußbaumnen / Holze von 2 Reihen mit 2 meßingenen / Bändungen, inder Reih mit 6 rundten / Löchern zum Spiel, und einem kleinen / Schubfächelgen zu denen Muscheln, / ingleichen / Sechzig Stück kleine Muschelgen, oder sogenanndte / Schlangenköpfgen wovon 2 / Stück fehlen.» Sur les jeux à Pillnitz, cf. Anke Fröhlich, Barocke Spiele im Schlosspark von Pillnitz. Ein Ort des Feierns und Spielens, in: Staatliche Schlösser, Burgen und Gärten Sachsen, Jahrbuch 12 (2004), Dresden 2005, pp. 80–93. Ces jeux, transférés au palais du Grand Jardin, ont disparu pour la plupart. Nous remercions Sabine Wilde, Palais, châteaux et jardins publics de Saxe, pour ses informations.



Figure 6: Table à jouer le *mancala* (*Bohnenspiel*), chêne, haut. 80, long. 110, larg. 74 cm, Allemagne début 18<sup>e</sup> siècle. Châteaux et jardins publics du Bade-Wurtemberg, Château de Weikersheim.

Un mystère demeure: si des inventaires après décès établis à Amsterdam autour de 1700 révèlent la présence de plateaux du jeu des coquilles à côté des damiers et des jeux d'échecs, aucun exemplaire de fabrication européenne remontant à cette époque n'est aujourd'hui connu aux Pays-Bas. Aucun ne figure non plus dans la très riche collection de plateaux de *mancala* du British Museum.

### En guise de conclusion

Meibom ne s'étant jamais rendu en Allemagne, il reste plus vraisemblable d'imaginer qu'il s'était intéressé à l'univers du *mancala* au cours de ses séjours prolongés aux Pays-Bas. Mais est-ce bien lui qui avait commandé le plateau sculpté dans le palissandre, un bois recherché, convenant à la fabrication d'un objet évidemment coûteux? Le plateau lui avait-il été transmis, vendu ou offert, par un autre joueur, d'un rang social et d'une fortune supérieurs, comme il lui fut

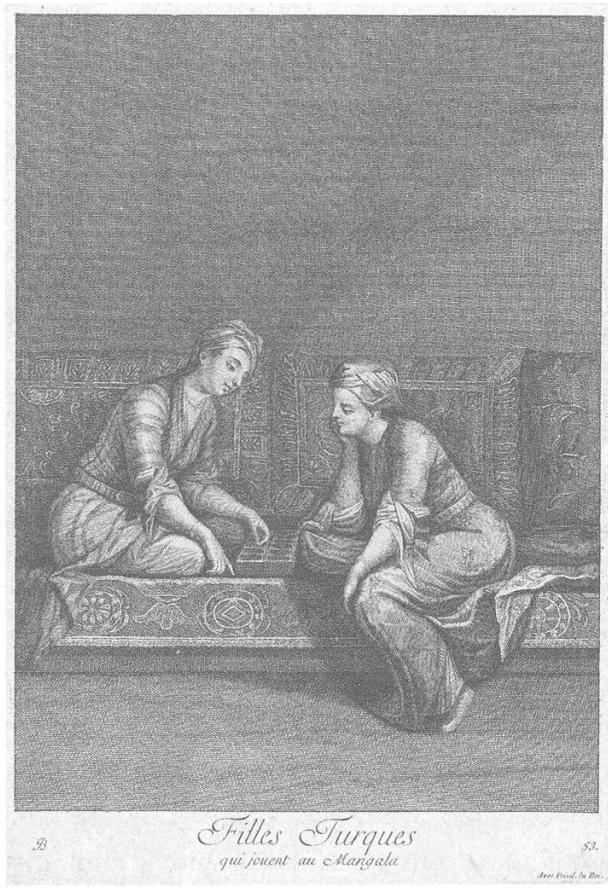


Figure 7: D'après Jean-Baptiste Vanmour (1671–1737), Femmes turques jouant au *mancala*, planche du *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant*, 1714. Bibliothèque de Genève.

donné d'en fréquenter? Meibom devait en tout cas attacher un grand prix à l'objet pour l'avoir conservé jusqu'à sa mort, alors qu'il passa la fin de sa vie dans la gêne et dut vendre une partie de sa bibliothèque.<sup>67</sup> Sa fille se serait-elle à son tour passionnée pour ce jeu, à la manière des femmes turques que le célèbre *Recueil Ferriol* montre concentrées sur une partie de «*mangala*» (Fig. 7)?

Et finalement, la question reste posée: le plateau qui se trouve aujourd'hui à Genève est-il bien la «petite table» qu'Anna Elisabeth Meibom avait léguée à Anne-Catherine Gressier, que celle-ci aurait abandonnée dans le château mis en vente?

Agissant comme un indice ou une trace au gré des interrogations qu'il soulève, notre plateau nous aura entraînés à parcourir les connections potentielles entre une histoire locale des collections et des phénomènes plus larges de

<sup>67</sup> *Bibliotheca Marci Meibomii... Continens Raros Libros Theol. Jurid. Medic. Mathemat. Philosoph. Hist. & Miscellaneos. Qui publica Auctione Vendentur, In Ædibus Meibomianis... ad diem 23. Martii & seq. An. 1705, Amsterdam 1705.*

circulation des biens et des usages à l'échelle de la première globalisation. En amont de son entrée dans le circuit des musées genevois et des aller et retour qu'il y a connus – des épisodes riches en significations identitaires –, la question de l'introduction du jeu dans le château de La Tour-de-Peilz est restée ouverte. Elle nous aura cependant fait voyager des Antilles coloniales aux Pays-Bas fécondés par leurs marchés lointains, avec un détour par l'Allemagne et son goût aristocratique des turqueries. Sans oublier la possibilité qui demeure qu'un tel objet, porté par l'étrangeté de son masque baroque, se soit faufilé dans la définition passablement extensible d'un ensemble de mobilier «national» en plein âge romantique. Maintenus, faute de preuve décisive, à la formulation d'hypothèses, nous avons ainsi été amenés à examiner dans quelle mesure des individus placés dans des contextes divers, éventuels propriétaires successifs, étaient susceptibles d'avoir manifesté un intérêt – et quel type d'intérêt? – pour ce jeu. Quel rôle pouvait notamment avoir joué l'exotisme, dès lors que l'adaptation au goût occidental domine l'apparence de l'objet, en ne le laissant plus percevoir comme une altérité importée? C'est aussi le cas des tables de Berlin, Weikersheim et Dresde, et, certainement sous une forme plus rudimentaire, des plateaux utilisés dans les cafés d'Amsterdam, dont on peut supposer que la plupart avaient été fabriqués sur place. D'où la tentation de parler, à propos du jeu de *mancala* adopté ça et là en Europe au tournant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles sous des appellations diverses, d'une ébauche de transfert culturel, restée ponctuelle et éphémère.<sup>68</sup> Cela explique sans doute que les témoins matériels de cette appropriation – les plateaux de jeu –, une fois privés d'usage, soient devenus difficilement interprétables. Et c'est sans doute la raison pour laquelle ils furent conservés de manière si exceptionnelle.

Danielle Buyssens, Rue Verte 9, 1205 Genève, danielle.buyssens22@gmail.com

Ulrich Schädler, Musée Suisse du Jeu, Rue du Château 11, 1814 La Tour-de-Peilz (VD),  
u.schaedler@museedujeu.ch

<sup>68</sup> La notion de transfert culturel est due aux travaux de Michel Espagne et Michael Werner. Utile synthèse dans Béatrice Joyeux-Prunel, Les transferts culturels. Un discours de la méthode, in: Hypothèses 6/n°1 (2003), pp. 149–162.